

## **Contribution de l'Université Montpellieraine à l'évolution de la pensée médicale au Moyen-Age.**

**par Robert DUMAS**

---

### **MOTS-CLÉS :**

Montpellier - Université médicale - Moyen-Age.

### **RÉSUMÉ :**

L'Université médicale de Montpellier, la plus ancienne de France (1220), a réalisé une synthèse harmonieuse des savoirs grecs (Hippocrate, Galien), arabes (Rhazes, Avicenne) et des acquisitions récentes des Universités italiennes de Salerne et Bologne. Les ouvrages des maîtres montpelliérains Arnaud de Villeneuve, Bernard de Gordon et Gui de Chauliac vont largement diffuser ce savoir à travers l'Europe. Le savoir médical médiéval s'est développé lentement du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle à travers toute l'Europe. Il est l'héritier direct des savoirs grec et arabe apparus initialement dans la Méditerranée Orientale.

---

Montpellier, cité marchande et maritime va jouer un rôle important dans son développement (1, 2).

### **Naissance et évolution du savoir médical européen**

Le savoir médical européen prend son essor autour de la Méditerranée pendant l'antiquité. Dans l'île de Cos, Hippocrate (460-377 av. JC) rompt avec la médecine traditionnelle religieuse et magique faisant référence au dieu Asclépios. Hippocrate formule la théorie des humeurs. Au nombre de quatre, le sang, le phlegme (lymphe), la bile jaune et la bile noire (atrabile), elles possèdent les qualités propres, chaud et sec, chaud et humide, froid et sec, froid et humide. Chez l'homme se définissent quatre tempéraments fondamentaux, bilieux (chaud et sec), atrabilaire (froid et sec), flegmatique (froid et humide) et sanguin (chaud et humide). La maladie est un dérèglement de l'équilibre humoral. Hippocrate pratique l'observation du malade aussi bien physique que morale. La thérapeutique est d'abord préventive, favorisant l'hygiène et le contrôle alimentaire. Hippocrate résume le savoir médical dans le livre des Aphorismes.

Un de ses grands mérites est d'avoir rappelé que le respect des malades est la première obligation morale du médecin.

Après Hippocrate les grands courants philosophiques grecs, le platonisme, l'aristotélisme, le stoïcisme et l'épicurisme inspireront plus ou moins les doctrines médicales.

Au II<sup>e</sup> siècle, Claude Galien s'inspirant de ses prédécesseurs et des nouvelles connaissances anatomiques et physiologiques résume les connaissances médicales de son temps dans son ouvrage le Techné.

Reprenant la théorie platonicienne de la tripartition de l'âme, il résume la vie humaine en trois éléments ou *pneuma*, l'esprit animal produit par le cerveau, l'esprit vital par le cœur et l'esprit naturel par le foie. Bien que ses idées sur la physiologie soient erronées, en particulier en ce qui concerne la circulation sanguine, Galien s'engage dans une démarche scientifique déductive d'inspiration aristotélicienne et réalise de nombreuses dissections chez l'animal. Sa thérapeutique vise à rétablir l'équilibre entre les quatre qualités élémentaires du corps humain, le chaud, le froid, le sec et l'humide. Elle fait appel à des drogues mais aussi à la saignée dont il est un ardent défenseur. La grande culture de Galien, ses références fréquentes aux penseurs grecs en particulier Platon et Aristote, explique en partie son succès foudroyant dans le monde grec du bassin oriental de la Méditerranée. L'École d'Alexandrie qui se développe du troisième siècle avant JC jusqu'au début de l'ère chrétienne est un haut lieu intellectuel de l'antiquité grecque. Pourvue d'une école médicale brillante elle adopte avec enthousiasme le galénisme s'efforçant d'établir des bases théoriques à la discipline médicale et des liens avec les autres activités scientifiques. Cette adhésion aux théories de Galien s'étend bientôt à l'ensemble de l'empire byzantin (3).

Naturellement Hippocrate et Galien ne résument pas l'expérience médicale grecque ou latine. Il faut aussi citer, parmi bien d'autres, Dioscoride pharmacologue célèbre, Rufus d'Ephèse auteur de monographies sur la jaunisse, les maladies rénales ou la goutte et Paul d'Egine au VII<sup>e</sup> siècle dont le livre VI de l'*Epitome* rapporte avec détail les progrès effectués en chirurgie à Alexandrie. La prise d'Alexandrie par les arabes en 642 ouvre une ère nouvelle de la connaissance médicale (3, 4). Sous le terme de médecine arabe on désigne les écrits médicaux exprimés en langue arabe sans préjuger de l'origine ethnique de leurs auteurs (musulmane, chrétienne ou juive). Au IX<sup>e</sup> siècle les Abbasides règnent à Bagdad. Dans la Maison de la sagesse, on traduit en syriaque ou en arabe les ouvrages de Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, Dioscoride, Ptolémée ou Euclide. Les connaissances philosophiques et scientifiques grecques font bon ménage avec la vérité révélée par la loi religieuse. Hunain ibn Ishâq (Johannitius), né en 808, traduit l'œuvre de Galien en syriaque ou en arabe et rapporte son expérience personnelle dans l'*Isagoge* qui restera un ouvrage fondamental du monde médiéval. Le X<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la culture musulmane. A Bagdad, Ar-Râzî (Rhazes) né en 865, mort entre 902 et 935, philosophe, mathématicien et médecin écrit le *Kitâb-al hâwî*, le *Continens* des Latins, où il rappelle qu'il faut dépasser les anciens en s'imposant un effort continu de recherche, d'examen et de réflexion personnelle.

A Boukhara, Ibn Sînâ (Avicenne), né en 980, que l'on désigne sous le titre de maître ou de prince résume l'ensemble des connaissances médicales de son temps dans le *Kitâb al-qânûn* ou Canon. A Bagdad encore, al-Magûsî (Haly Abbas), mort en 990, écrit un autre ouvrage phare de l'enseignement médiéval le *Pantegni* qui rapporte en particulier l'expérience chirurgicale alexandrine de Paul d'Egine. Beaucoup plus tard, Ibn Al Nafis (1210-1288), dans son ouvrage "Commentaires sur le Canon d'Avicenne" paru en 1242 au Caire, décrit pour la première fois la circulation pulmonaire.

A l'extrémité occidentale du monde arabe, sous le règne des Omeyyades, le cordouan Abû-al Qâsim (Albucasis), mort en 1013, rédige une encyclopédie médicale en trente volumes. L'Occident ne retiendra que le dernier traité consacré à

la chirurgie. Dans la même ville de Cordoue, ibn Rusd (Averroes) (1126-1198) rédige le *Colliget* où sa fidélité aux doctrines d'Aristote le conduit parfois à contredire Galien.

Les médecins arabes intégrant les connaissances antiques, en particulier les œuvres d'Hippocrate et de Galien, élaborent une médecine originale.

L'expérience médicale arabe va parvenir en Occident par deux voies principales. La voie italienne paraît s'être développée à partir de Kairouan au XI<sup>e</sup> siècle. Elle repose avant tout sur les traductions en latin d'ouvrages arabes, réalisées par Constantin l'Africain. Ce moine du Mont Cassin traduit en particulier l'*Isagoge* de Johannitius et le *Pantegni* d'Haly Abbas. La voie espagnole, au XII<sup>e</sup> siècle, se développe à partir de Tolède. Alors que la plus grande partie du royaume de Castille est redevenue chrétienne et que les musulmans sont cantonnés en Andalousie, les échanges culturels avec le monde arabe sont importants. Gérard de Crémone, chanoine de la cathédrale de Tolède, traduit en latin, de 1157 à 1187, une grande partie de l'œuvre de Rhazes, le *Canon* d'Avicenne et le *trentième traité du Kitâb al Tasrîf* d'Albucassis, consacré à la chirurgie. Ces textes seront reçus presque simultanément à Bologne, Montpellier et Paris. Une troisième voie, plus accessoire, doit être évoquée. A Montpellier il est possible que la communauté des médecins juifs ait traduit en hébreu ou en latin des textes médicaux arabes (1). De toute manière, dans cette même ville Arnaud de Villeneuve et Armengaud Blaise traduisent à leur tour des auteurs arabes ou juifs comme Avicenne et Maimonide.

### L'Université médicale de Salerne

L'Université médicale de Salerne, la première en Europe, organise un enseignement médical rationnel intégrant le savoir médical antique grec et latin et les connaissances nouvelles apportées par les arabes (5). L'École salernitaine, constituée à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, est d'origine laïque. Son savoir repose d'abord sur des connaissances médicales grecques et latines compilées depuis l'antiquité. La ville possède un important hôpital bénédictin et entretient des rapports étroits avec le monastère du Mont Cassin. Nous avons vu comment un de ses moines, Constantin l'Africain (1018-1087), accomplit une véritable révolution culturelle en traduisant en latin deux ouvrages arabes du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> siècle l'*Isagoge* de Johannitius et le *Pantegni* d'Haly Abbas.

A Salerne on enseigne l'anatomie et l'on pratique des dissections chez le porc. Les démonstrations anatomiques de Cophon (1080-1090) intègrent déjà les apports arabes du *Pantegni*. La pharmacologie bénéficie, elle aussi, des connaissances exposées dans le même ouvrage et l'*Antidotaire* de Nicolas (1160) résume l'ensemble des données connues à l'époque.

L'École salernitaine fait appel aux compétences féminines et Trotula de Ruggero rédige trois traités consacrés aux maladies des femmes.

La chirurgie constitue un autre domaine de prédilection des médecins salernitains. Roger de Parme rédige en 1170 un ouvrage de chirurgie traitant des blessures crâniennes et des trépanations, des blessures abdominales, des fractures et luxations.

L'ensemble des textes élaborés par les médecins salernitains est rassemblé dans un ouvrage en vers le "*Regimen sanitatis Salernitanum*".

L'École développe par ailleurs des méthodes pédagogiques nouvelles comme la Question où l'on confronte des opinions contradictoires. Le médecin salernitain, s'il est un physicien se référant à la physique d'Aristote est aussi un praticien, médecin et chirurgien.

Première école de médecine laïque, Salerne ouvre la voie aux universités laïques de l'Europe médiévale.

## L'Université médicale de Montpellier

Montpellier, riche cité marchande au XIII<sup>e</sup> siècle se dote d'une université médicale (1220), des arts (1242) et de droit (1250). On peut se demander pour quelles raisons Montpellier a disposé si précocement d'une université médicale. On a évoqué plusieurs explications dont aucune n'est absolument convaincante. La présence d'une activité médicale de renom est attestée à Montpellier dès le XII<sup>e</sup> siècle par des voyageurs célèbres comme l'archevêque de Lyon Héraclius de Montboissier (1153). Ce dernier est soigné à Montpellier, et guéri, mais il y laisse "*quod habebat et quod non habebat*", c'est-à-dire ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas ! L'activité de soin bénéficie de la présence d'une vingtaine d'hôpitaux dont le célèbre hôpital du Saint-Esprit créée par frère Gui. Parmi les nombreux médecins de la ville, les juifs occupent une place particulière et disposent peut-être de traductions en hébreu de textes médicaux arabes. Pour certains le commerce maritime a apporté à Montpellier de nombreuses plantes exotiques qui peuvent être à l'origine d'une activité d'apothicairerie. Le brassage de populations diverses d'origine méditerranéenne, chrétiens, musulmans, juifs, a peut-être représenté un terrain favorable à des échanges intellectuels fructueux. La politique intelligente des Guilhem, favorables à un pluralisme culturel dans l'enseignement de la médecine, a favorisé le développement de l'enseignement médical. L'édit de Guilhem VIII (1181) précise que "tout homme quel qu'il soit et d'où qu'il soit... pourra diriger une école de médecine". L'université médicale va enfin bénéficier de l'installation des papes à Avignon (1313-1377). Les échanges entre la papauté et les médecins seront cordiaux. Les maîtres de l'université sont souvent médecins des papes et reçoivent des avantages matériels sous forme d'abbayes ou de diocèses. Ils fréquentent à Avignon leurs homologues de Salerne et Bologne et accèdent à des bibliothèques richement pourvues. Le pape Urbain V <sup>(6)</sup> et son frère le cardinal Anglic Grimoard fondent en 1369 le Collège des douze médecins qui reçoit douze étudiants en médecine du diocèse de Mende.

Il faut attendre les statuts de 1220 <sup>(7)</sup> mis en place par le cardinal Conrad, pour organiser l'université médicale. Elle est placée sous le contrôle de l'évêque de Maguelone qui nomme le Chancelier, interlocuteur privilégié entre l'évêque et le corps médical. Toutefois, à la suite de la bulle du pape Clément V (1309), le Chancelier sera élu par ses pairs. L'Université médicale médiévale de Montpellier est une université de maîtres, laïcs, non soumis au célibat, relativement indépendants vis-à-vis de l'Eglise. Ils se réunissent deux fois par an, à Pâques et à la Saint Luc sous la présidence de l'évêque pour régler les problèmes universitaires. Le plus âgé des maîtres, appelé doyen, coordonne les cours. Les étudiants, peu nombreux, choisissent un ou plusieurs maîtres qu'ils rémunèrent. La durée des études à partir de 1340, est de trois ans dont un stage de six mois chez un médecin des environs.

L'enseignement journalier comporte une lecture par le maître d'un auteur dont il possède le manuscrit puis d'une visite au domicile de ses malades avec ses étudiants pour se terminer chez l'apothicaire où l'on dicte et commente les ordonnances.

Les examens se déroulent à la fin des études et comportent différentes épreuves dont le baccalauréat, le *Per intentionem* et les *Points rigoureux* qui se déroulent à Notre-Dame-des-Tables en présence des maîtres et des licenciés qui posent des questions au candidat. La licence est remise par l'évêque de Maguelone dans sa résidence montpelliéraine, la Salle-l'Evêque. Ce diplôme permet d'exercer la médecine.

Le licencié, à partir de 1340, est tenu de lire pendant deux années supplémentaires dans l'Ecole jusqu'aux épreuves des Triduanes qui permettent d'accéder au Doctorat. Celui-ci se déroule à l'église Saint-Firmin en présence d'une foule nombreuse. Le futur licencié est conduit dans les rues de la ville jusqu'à l'église où il recevra les insignes de sa fonction : le bonnet de drap noir surmonté d'une houpe.

Le nombre de maîtres, initialement de six au XIII<sup>e</sup> siècle s'élève à une cinquantaine au XIV<sup>e</sup> siècle pour redescendre aux environs de dix au XV<sup>e</sup> siècle. Il en est de même du nombre de médecins formés qui passe d'une cinquantaine (XIII<sup>e</sup> siècle) à deux ou trois centaines (XIV<sup>e</sup>) pour revenir à une centaine au XV<sup>e</sup> siècle. La diminution d'activités au XV<sup>e</sup> siècle a des causes multiples, éloignement de la papauté à Rome (1377), apparition de nouvelles universités concurrentes, moindre renom des maîtres.

## **L'apport des maîtres montpelliérains à la pensée médicale de leur temps**

L'évolution de l'enseignement médical au cours du XIII<sup>e</sup> siècle est similaire à Paris, Bologne et Montpellier. Au début du siècle il semble que l'influence de Salerne et des traductions de Constantin l'Africain soient prédominantes.

On enseigne l'*Isagoge* de Johannitius, le *Pantegni* d'Haly Abbas, les *Aphorismes* d'Hippocrate et le *Techne* de Galien. Il faut attendre les trente dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle pour assister à l'éclosion des textes arabes traduits par Gérard de Crémone. Sur le programme montpelliérain de 1309, établi par la bulle papale de Clément V, Hippocrate et Galien voisinent avec Avicenne, Rhazes et Constantin. A Montpellier le *Canon* d'Avicenne est ainsi enseigné pendant toute la durée du XV<sup>e</sup> siècle.

Il est temps maintenant d'évoquer les principaux maîtres montpelliérains, leur influence sur l'enseignement médical ou chirurgical de leur temps et de se poser la question de l'existence d'une doctrine propre à l'école.

Nous commencerons par les médecins. Le plus célèbre des maîtres montpelliérains est sans contexte Arnaud de Villeneuve. Il naît dans le bas Aragon à Villanueva de Jiloca, près de Daroca. Dans cette région de l'Espagne la présence de nombreux musulmans explique sa connaissance de la langue arabe. Après des études chez les dominicains à Barcelone et des études médicales à Montpellier, il devient maître établi à Barcelone (1281) et médecin de Pierre II d'Aragon. Il restera toute sa vie le protégé et le médecin des rois d'Aragon, Alphonse III et Jacques II. Il effectuera d'ailleurs une mission pour ce dernier auprès du roi de France en 1299, mission difficile où ses prises de position religieuses et son ouvrage sur l'Antéchrist lui vaudront un emprisonnement de brève durée. Ce médecin bien en cour servira aussi

trois papes, Boniface VIII, Benoît XI et Clément V. Son enseignement médical à Montpellier commence en 1288 pour s'achever vraisemblablement à sa mort (en mer ?) en 1311. Le *Brevarium practice*, ou abrégé de pratique médicale résume son enseignement. Arnaud de Villeneuve est un adepte de Galien et le partisan d'une médecine rationnelle. Des connaissances théoriques, le médecin ne retiendra que celles qui "règlent ou rectifient sa pratique". Parmi les auteurs arabes Arnaud de Villeneuve privilégie Rhazes "clair dans la réflexion, prompt dans l'œuvre, décisif dans le jugement fiable dans l'expérience". Il se montre plus critique envers Avicenne dont "le grand volume sur la médecine rend sots la majeure partie des médecins latins". Enfin il se montre sévère envers Averroes qui "s'est trompé dans toutes ses attaques contre Galien". Comme on le voit la pensée médicale européenne amorce une critique nuancée des apports de la médecine arabe.

Dans son ouvrage l'*Antidotarium*, Arnaud de Villeneuve aborde les problèmes complexes de pharmacologie et les relations effets doses. Esprit universel, il s'intéresse à l'interprétation des songes, à l'astrologie et à la chimie. On lui attribue, après les arabes, le développement des solutions alcooliques, "l'eau ardente" et peut être l'idée d'arrêter la fermentation alcoolique avec un ajout d'alcool à l'origine de la fabrication des vins doux. Ses opinions hétérodoxes sur l'Antéchrist, ses querelles avec les Dominicains et ses propositions de réformes monacales lui valent de nombreuses inimitiés et même un court séjour en prison.

Bernard de Gordon commence sa régence à Montpellier en 1283 (8). On connaît peu de choses de la vie de cet homme dont l'œuvre échelonnée entre 1294 et 1308 a eu une diffusion considérable avec plusieurs traductions, en particulier en langue vernaculaire, en hébreu et en irlandais. Ses ouvrages les plus populaires le *Lilium medicinae* (le Lys de la médecine) et le *De Pronosticis* seront consultés jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Le maître reste fidèle à la théorie des quatre humeurs qui correspondent pour lui à quatre périodes de la journée dont chacune est dominée par sa propre humeur. Pour lui les maladies ont une cause humorale et l'examen soigneux des urines peut aider au diagnostic. Bernard de Gordon reste avant tout un praticien capable de décrire un procédé chirurgical de traitement des fistules ou les manœuvres qui permettent de réaliser l'expulsion des calculs du bas uretère en pressant sur la vessie. La préservation de la santé est évidemment une de ses préoccupations fondamentales et il va s'illustrer en décrivant un régime de santé dont nous reparlerons ultérieurement.

Gérard de Solo (9) est régent à Montpellier en 1335. On retient de lui un commentaire du *Liber ad Almansorum* de Rhazes. Que retenir préférentiellement de l'œuvre des médecins montpelliérains ? Tout d'abord une aptitude particulière aux soins. Limitant les connaissances théoriques à ce qui est nécessaire à la pratique ils se préoccupent avant tout de la prévention des maladies. Les Régimes de santé montpelliérains, publiés au début du XIV<sup>e</sup> siècle sont restés fameux (10). Nous en citerons trois exemples parmi les plus célèbres. Le *Regimen sanitatis ad regem Aragonum* d'Arnaud de Villeneuve est rédigé pour Jacques II d'Aragon. Gérard de Solo et trois autres médecins montpelliérains rédigent un régime de santé pour l'évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux tandis que Bernard de Gordon publie le *De conversatione sanitatis*.

Ces régimes sont rédigés pour un public choisi, non initié. Ils donnent des règles de vie à suivre au jour le jour concernant la nutrition, l'activité physique, la

vie en plein air. Celui de Bernard de Gordon s'adresse à un public élargi, en particulier aux personnes âgées. Faisant appel à des produits alimentaires régionaux ils donnent des indications précises sur la manière de s'alimenter au Moyen-Age.

Les grandes épidémies ont évidemment joué un rôle majeur en particulier au XIV<sup>e</sup> siècle. La grande Peste de 1348 anéantit une grande partie de la ville et tue dix consuls sur douze. Un chirurgien de la peste est chargé de contrôler l'évolution de l'épidémie, les moyens de lutte et les suspects de maladie que l'on tente d'isoler, peut-être dans le Quartier des Etuves hautes (actuelle rue de l'Université). Arnaud de Villeneuve écrit un traité sur Les épidémies tandis que Jean Jacme, professeur au XIV<sup>e</sup> siècle, rédige un *Traité de la Pestilence* souvent réédité.

La lèpre <sup>(11)</sup> est un autre fléau dont nos ancêtres sauront se débarrasser en isolant les malades dans des léproseries. La maladrerie de Saint-Lazare joue ce rôle à Montpellier. Comme le lépreux est isolé à vie, le diagnostic précis de la maladie est indispensable et les maîtres de l'université sont parfois conduits à donner leur avis sur les cas douteux.

Naturellement les professeurs de l'Ecole ont publié sur cette maladie. Bernard de Gordon, dans le *Lilium medicinae*, décrit les signes cliniques de l'affection, préconise l'isolement en borie (c'est à dire dans un hameau isolé) en cas de diagnostic douteux, puis en maladrerie s'il se confirme. La contagiosité interhumaine est évidemment évoquée par Bernard de Gordon et Henri de Mondeville, chirurgien dont nous parlerons ultérieurement. Ce dernier recommande à ses patients de se laver la verge au vinaigre après un rapport sexuel avec une lépreuse !

L'apothicairerie est évidemment importante dans l'art de soigner des médecins montpelliérains. La thériaque est le produit phare des apothicaires locaux <sup>(12)</sup>. Quatre textes médicaux locaux, dont un d'Arnaud de Villeneuve et un autre de Bernard de Gordon, précisent son mode d'action. Sa composition, très complexe, fait appel à une cinquantaine de substances dont la vipère, le baume de La Mecque, la valériane, le gingembre, etc. Connue depuis l'antiquité, la thériaque est fabriquée en grande quantité à Montpellier et vendue, au moins à partir de 1464, à la Foire de Beaucaire. L'utilisation des drogues médicinales intéresse particulièrement Bernard de Gordon qui fait fabriquer des "*pilules gordinii*" pour le traitement des œdèmes ou même des fistules. Quant à Arnaud de Villeneuve on connaît son intérêt pour la pharmacologie et les problèmes complexes des relations effets-doses des médicaments.

Il nous faut maintenant évoquer l'œuvre des chirurgiens montpelliérains. La chirurgie médiévale se développe progressivement à partir de Salerne puis des villes du nord de l'Italie <sup>(13)</sup>. Elle évolue naturellement parallèlement aux connaissances anatomiques. A Salerne on pratique des dissections chez le porc tandis que les premières autopsies sont réalisées à Bologne sur des femmes, par Mondino Dei Liucci en 1316. Les résultats des études de Liucci sont rapportés dans le premier ouvrage d'anatomie connu. A Montpellier on peut situer la date des premières dissections entre 1340 et 1376. A ces connaissances modernes s'ajoutent les traductions des ouvrages chirurgicaux arabes d'Hally Abbas à Salerne et d'Albucasis à Bologne qui apportent aux occidentaux l'expérience de Paul d'Egine, le maître de la chirurgie grecque au VII<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas étonnant que les premiers ouvrages de chirurgie européens du Moyen-Age apparaissent en Italie du nord. C'est le cas de la "*Practica chirurgica*" de Rogerius Frugardi dit Roger de Parme parue en 1180 puis des ouvrages des auteurs bolonais Theodoric, Bruno et Guillaume de Salicetto. C'est l'élève de ce dernier

Lanfranc, réfugié à Paris, qui va transmettre ses connaissances à Henri de Mondeville. Ce dernier naît à Mondeville dans le Calvados. Il fait ses études de médecine à Paris et à Montpellier et exerce la chirurgie dans ces deux villes. Il paraît avoir enseigné à Montpellier à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. A Paris il devient médecin des rois de France Philippe IV le Bel et Louis le Hutin (13). Henri de Mondeville est l'auteur d'une *Chirurgie*, entreprise à Paris en 1306. Cet ouvrage divisé en cinq livres, traite de l'anatomie, de la chirurgie générale, de la chirurgie spéciale, des fractures et luxations et des médicaments. Des instruments et des techniques nouvelles apparaissent comme l'amygdalotome, la seringue, le lithotriporteur, le boyau d'origine animale utilisé comme matériel de suture et l'ancêtre du plâtre. Henri de Mondeville préconise, en cas de plaie récente, un nettoyage avec du vin, une suture et des pansements secs et rares. Naturellement en cas de plaie infectée, il connaît l'utilisation du drainage par des mèches. L'aimant est utilisé pour extraire les corps étrangers métalliques.

Gui de Chauliac enseigne à Montpellier au XIV<sup>e</sup> siècle. Après une longue carrière professionnelle il rédige, en 1363, une *Grande Chirurgie* bientôt surnommée *Guidon*. Cet ouvrage est le texte chirurgical le plus complet du Moyen-Age. Dans une introduction historique, il retrace l'évolution de la chirurgie médiévale dont les racines se situent dans l'œuvre de Galien et de Paul d'Égine. Comme Henri de Mondeville, Gui de Chauliac rappelle que le chirurgien doit posséder une double formation médicale et chirurgicale. Son œuvre est émaillée de nouveautés comme la description de la trachéotomie, le traitement des fractures du fémur par traction et utilisation d'un poids et d'une poulie. Il conseille prudemment de préférer un médecin à un barbier pour un soin dentaire. Contrairement à Henri de Mondeville, il préfère traiter les plaies par des pansements humides.

La deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle verra s'amorcer le clivage entre médecins et chirurgiens. Bernard de Gordon par exemple décrit le traitement d'une fistule anale par l'arsenic, le bandage d'une jambe cassée ou la suture d'une blessure. Il préfère confier aux restaurateurs (barbiers) les fractures du crâne ou le traitement des hémorroïdes. Ainsi les médecins abandonnent-ils progressivement aux chirurgiens les actes les plus dangereux.

Nous avons décrit la lente évolution du raisonnement médical vers une attitude plus rationnelle qui vise à ne garder des connaissances théoriques que celles utiles à l'action. Mais cet effort de rationalisation n'est pas évident pour un homme du Moyen-Age pour qui la tentation de l'irrationnel et de la magie reste séduisante. Au XIV<sup>e</sup> siècle, Montpellier offre un terrain favorable à la magie astrale qui fait appel à des talismans dont le pouvoir thérapeutique est censé venir des astres. En 1426 le chancelier de l'université Jean Pisas accuse le doyen d'utiliser le sceau du Lion pour guérir les maux de rein et reproche aux médecins l'utilisation abusive de l'astrologie en médecine. Arnaud de Villeneuve évoque à plusieurs reprises l'intérêt du sceau du Lion dans les douleurs des lithiases urinaires et celle du sceau du Poisson dans les douleurs des pieds et dans la goutte.

Médecins et chirurgiens montpelliérains vont acquérir au Moyen-Age une renommée européenne. On peut naturellement évoquer, pour l'expliquer, la modernité de leur enseignement tourné vers l'action plutôt que vers les considérations théoriques. La pensée médicale montpelliéraine réalise une synthèse immédiatement assimilable des savoirs grec et arabe.

Il faut enfin attribuer une partie de leur renommée à la bonne organisation de la fabrication et de la diffusion du livre médical. Cette diffusion se fait sous la forme de transcriptions manuscrites traduites en latin mais aussi en langue vernaculaire ou même en hébreu. Elle traduit une confiance particulière à l'écrit de l'école montpelliéraine.

## BIBLIOGRAPHIE

- (1) DULIEU L. - La médecine à Montpellier. Tome I. Le Moyen-Age. Avignon. Imprimerie Aubanel. 1975.
- (2) VIAL M. - Scriptor et medicus : La médecine dans les manuscrits de la Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier. Montpellier. Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier, 2011. 1 DVD interactif.
- (3) STROHMAIER G. - Réception et tradition : La médecine dans le monde byzantin et arabe. Dans Grmek M.D. dir. Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome I. Paris. 1995, p.123-149.
- (4) JACQUART D. et MICHEAU F. - La médecine arabe et l'Occident médiéval. Paris. Maisonneuve et Larose. 1996.
- (5) JACQUART D. - La scolastique médicale. Dans Grmek M.D. dir. Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome I. Paris. 1995, p.175-210.
- (6) LE BLEVEC D. - Le livre des privilèges du Collège des douze médecins. Dans Le Blevec, dir. L'Université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) : actes du colloque international de Montpellier, 17-19 mai 2001. Turnhout. Brepols, 2004, p. 29-37.
- (7) VERGER J. - Les statuts de l'université de Montpellier. Dans Le Blevec, dir. L'Université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) : actes du colloque international de Montpellier, 17-19 mai 2001. Turnhout, Brepols, 2004, p 13-28.
- (8) LEMAITRE L. - Bernard de Gordon et son influence sur la pensée médicale aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Dans Le Blevec dir. L'Université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) : actes du colloque international de Montpellier, 17-19 mai 2001. Turnhout. Brepols, 2004, p. 103-131.
- (9) GUENOUN A.S. - Gérard de Solo et son œuvre médicale. Dans Le Blevec dir. L'Université de Médecine de Montpellier et son rayonnement (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) : actes du colloque international de Montpellier, 17-19 mai 2001. Turnhout, Brepols, 2004, p.65-73.
- (10) NICOUD M. - Les régimes de santé de l'aire montpelliéraine : affirmation et renouveau de l'Ars diaetae au XIV<sup>e</sup> siècle. Dans Grmek M.D. dir. Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome I. Paris.1995, p. 233-250.
- (11) TOUATI O. - Les traités sur la lèpre des médecins montpelliérains Bernard de Gordon, Henri de Mondeville, Arnaud de Villeneuve et Gui de Chauliac. Dans Le Blevec dir. L'université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) : actes du colloque international de Montpellier, 17-19 mai 2001, Turnhout, Brepols, 2004, p.205-231.
- (12) BOSCH J.L. - Ce que fut la thériaque de Montpellier. Revue de l'histoire de la pharmacie. LVIII. P 285-294. 2010.
- (13) McVAUGH M. - Stratégies thérapeutiques : la chirurgie. Dans Grmek M.D. Histoire de la pensée médicale en Occident. Tome I ; Paris : 1995, pages 233-250.